

La figure carrée est jointe à la figure ronde par une large raie noire etc.

» Les exercices sur l'histoire naturelle étaient moins bien entendus...

» Comme Pestalozzi, dans son zèle, ne comptait pas le temps, il poursuivait souvent jusqu'à onze heures ce qu'il avait commencé à huit ; et cependant à dix heures il était déjà en nage et fatigué. Lorsque onze heures avaient sonné, nous nous en apercevions ordinairement au vacarme que les enfants des autres écoles faisaient dans la rue, alors très souvent nous sortions tous en courant, sans prendre congé. Bien que Pestalozzi ait toujours sévèrement défendu à ses collaborateurs d'user des châtimens corporels, il n'épargnait pas toujours les taloches aux enfants de son école. Il est vrai que la plupart d'entre eux lui rendaient la vie amère ; il m'inspirait une profonde pitié, et je m'en comportais d'autant plus tranquillement ; il le remarqua bientôt ; aussi me prenait-il souvent avec lui à onze heures, lorsque par le beau temps il allait faire sa promenade sur les bords de l'Emme pour y chercher des minéraux. Je devais lui aider dans sa recherche ; mais j'étais fort embarrassé, car parmi ces millions de cailloux roulés qui couvraient la rive, je ne savais lesquels il fallait choisir. Lui-même en connaissait encore fort peu ; mais il en remplissait chaque jour son mouchoir et ses poches et les emportait chez lui où il ne les regardait plus. »

Après avoir lu cette grotesque description, on ne peut guère s'étonner qu'à cette époque l'œuvre de Pestalozzi ait été parfois jugée comme un non-sens. Cependant il ne faut point oublier que Ramsauer était alors un enfant de dix ans, que c'étaient les excéntricités qui devaient surtout le frapper et lui laisser les souvenirs qu'il a consignés plus tard dans son livre.

Il est d'ailleurs parfaitement vrai que dans son école de Berthoud Pestalozzi était encore plus occupé d'essais, d'expériences, qu'il faisait souvent en tâtonnant

beaucoup, que de l'instruction immédiate de ses écoliers. Puis il n'avait pas encore la conscience claire de ce qu'était sa méthode, il était hors d'état de l'expliquer, il cherchait toujours.

Ce fut dans ce même été de 1800 qu'un mot d'un membre de la commission exécutive, M. Gleyre, du canton de Vaud, vint le mettre sur la voie. Voici comment Pestalozzi raconte cet incident (Première lettre à Gessner, *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*. Cette lettre est datée du 1^{er} janvier 1801) :

« Tandis que, dans la poussière de l'école, je cherchais ainsi à en remplir les obligations, non pas seulement d'une manière superficielle, mais en y travaillant du matin au soir, je rencontrais à chaque instant des faits qui mettaient en lumière les lois physico-mécaniques d'après lesquelles notre esprit perçoit et conserve des impressions avec plus ou moins de facilité. Chaque jour j'organisais mon enseignement d'une manière plus conforme à ces règles ; et cependant je ne me rendais pas compte bien clairement de leur principe, jusqu'à ce que le conseiller exécutif Gleyre, à qui l'été dernier je cherchais à expliquer l'esprit de ma méthode, me dit enfin : *Vous voulez mécaniser l'éducation*. Il avait mis le doigt dessus (*der traf den Nagel auf den Kopf*), et il me fournit le mot qui exprimait à la fois mon but et les moyens que j'employais. Je serais peut-être resté longtemps sans le trouver parce que je ne me rendais pas compte de ce que je faisais, m'abandonnant à un sentiment très vif, mais obscur, qui assurait ma marche sans me la faire connaître ; — il ne pouvait en être autrement. Depuis trente ans je n'avais pas lu un livre ; je ne pouvais plus en lire. Je n'avais plus de langage pour les idées abstraites, et je ne vivais que dans des convictions qui étaient le résultat de vives intuitions, de grandes expériences, la plupart oubliées. »

Hâtons-nous de dire que dans la seconde édition (1821) de l'ouvrage que nous venons de citer, Pesta-

lozzi en juge autrement. Il reconnaît que le mot *mécaniser* exprime une idée contraire à ses vues, et que s'il l'a d'abord adopté, c'est que son ignorance de la langue française l'empêchait d'en comprendre le vrai sens.

Cependant, il avait commencé par l'accepter et par l'employer; et l'on comprend quelle idée devaient emporter de sa méthode, les étrangers à qui il disait qu'il voulait *mécaniser l'éducation*.

Son erreur ne fut pas longue. Voici la première phrase d'un exposé de sa doctrine qu'il écrivit très peu de temps après sa conversation avec Gleyre: *Je veux psychologiser l'éducation*. Ainsi déjà il fabrique un mot nouveau pour remplacer celui dont il reconnaissait l'impropriété.

Personne n'avait été plus heureux que Stapfer des succès obtenus par Pestalozzi dans sa petite école élémentaire. Mais l'homme d'Etat voyait son protégé rester obscur, et ses idées ignorées. Pour aider ce vieillard à mettre sa doctrine en lumière, il fonda en juin 1800 une société d'amis de l'éducation, laquelle chargea une commission prise dans son sein d'étudier la méthode de Pestalozzi et de lui en faire rapport. Cette commission, qui comptait des hommes distingués, comme Paul Usteri de Zurich et Lüthi de Soleure, pria Pestalozzi de lui faire un court exposé de sa doctrine et de ses procédés. Celui-ci mit aussitôt la main à la plume, et écrivit le mémoire dont nous avons déjà cité la première phrase.

C'est le premier exposé systématique fait par l'auteur de la *méthode*, qui l'écrivit après avoir toujours travaillé seul, immédiatement avant le moment où il s'associa des collaborateurs. Cette circonstance suffirait à lui donner une grande importance; mais il n'a pas moins de valeur par lui-même, car il présente la doctrine de Pestalozzi avec une clarté et une justesse qui

n'ont guère été surpassées dans tout ce que l'auteur a publié plus tard.

Ce mémoire, malheureusement inédit, est resté presque inconnu; il manque même dans la collection que vient de publier Seyffarth à Brandebourg et qui constitue le recueil le plus complet des écrits de Pestalozzi. Il n'a, croyons-nous, été publié que par Niederer dans ses *Pestalozzische Blätter*, Aix-la-Chapelle 1828; mais ce livre est devenu introuvable.

L'auteur commence par développer le sens de sa première phrase: « *Ich suche den menschlichen Unterricht zu psychologisieren*: Je cherche à psychologiser l'enseignement humain. » Il explique qu'il veut soumettre les formes de l'enseignement aux lois éternelles qui président au développement de l'esprit humain; qu'il a cherché, en se conformant à ces lois, à simplifier les éléments des connaissances humaines, et à les réduire en séries de notions dont l'enchaînement psychologique doit avoir pour résultat d'assurer, même aux plus basses classes de la société, un vrai développement physique, intellectuel et moral.

Il montre ensuite que *l'intuition*, jointe aux exercices de langue destinés à exprimer les diverses impressions perçues, doit être le fondement de l'instruction, et il indique le langage, le dessin, l'écriture, le calcul et l'art de mesurer, comme les éléments généraux de la culture de l'homme, éléments transmis et consacrés par l'expérience des siècles. Puis il expose les séries de notions élémentaires qu'il a déjà élaborées, et il indique les branches d'études pour lesquelles ce travail est encore à faire.

Dans ce mémoire, il revient souvent encore au mot impropre qu'il semblait avoir abandonné; il parle d'imiter le *mécanisme* de la nature, comme s'il oubliait l'essence spirituelle de l'esprit et du cœur de l'homme.

Mais le fond de sa pensée se montre clairement dans la page que nous citons.

Le mécanisme de la nature a partout une marche élevée, mais simple. Homme, imite-le ! Imite la nature qui, de la graine du plus grand arbre, ne fait sortir d'abord qu'un germe imperceptible ; mais ensuite, par un accroissement insensible, de jour en jour, d'heure en heure, y ajoute quelque chose, développe premièrement les rudiments du tronc, puis ceux des branches principales, enfin ceux des branches secondaires et des plus petits rameaux auxquels le feuillage est attaché.

» Observe bien comment la nature soigne, préserve et fortifie chaque partie qu'elle a formée, pour enchaîner à sa vie, devenue assurée, celle d'une partie nouvelle de son ouvrage.

» Observe bien comment la fleur brillante ne se développe qu'après s'être formée dans les profondeurs du bouton ; comment elle perd bientôt l'éclat de son premier jour pour ne laisser voir qu'un fruit bien faible, mais complètement formé quant à ses parties essentielles ; comment ce fruit gagne chaque jour quelque chose de réel et croît ainsi pendant des mois suspendu à la branche qui le nourrit, jusqu'à ce que entièrement mûr et achevé dans toutes ses parties il tombe de l'arbre.

» Observe bien comment la nature, dès qu'elle forme le premier bourgeon qui s'élève, forme aussi le premier germe de la racine, et enfonce profondément dans le sein de la terre la plus noble partie de l'arbre ; comment par un enchaînement intime, elle fait développer le tronc immobile du sein de la racine, les branches du sein du tronc et les rameaux du sein des branches ; comment elle donne à toutes les parties, même les plus faibles et les plus extérieures, des sucres suffisants, mais à aucune rien d'inutile, rien d'inapproprié, rien de superflu. »

Sous le nom de *mécanisme de la nature*, c'est bien évidemment l'organisme végétal que Pestalozzi décrit ici, et qu'il propose pour modèle à l'éducateur. On peut en conclure que c'est *organisme* qu'il faut lire

chaque fois qu'il dit *mécanisme* en matière d'éducation. L'esprit et le cœur de l'homme, aussi bien que son corps se développent suivant les lois de l'organisme. Tel est bien le principe fondamental de la doctrine de Pestalozzi ; la suite de ce travail le montrera avec une nouvelle évidence.

Voici comment Pestalozzi termine ce remarquable mémoire :

« Homme ! reconnais la grande loi psychologique, d'après laquelle la proximité ou l'éloignement des objets détermine leur effet positif sur tes intuitions et sur ton développement. En vérité l'enfant qui court à une lieue pour chercher un arbre qui croît devant sa porte, n'apprendra jamais à connaître un arbre. L'enfant qui dans sa chambre d'habitation ne trouve aucun attrait à appliquer son attention, en trouvera difficilement dans le monde entier ; et celui qui dans les regards de sa mère ne trouve aucune sollicitation à l'amour, ne trouvera non plus dans les larmes des hommes aucune sollicitation à la bienfaisance, lors même qu'il parcourrait le monde entier. L'homme devient bon, lorsqu'il profite des appels à la sagesse et à la vertu qui lui viennent de son entourage ; il devient le contraire lorsqu'il les néglige et va passer les montagnes pour les chercher au loin.

» La nature a deux moyens principaux de diriger l'activité humaine vers les arts ; et leur simple emploi doit précéder, ou du moins accompagner, celui de tous les moyens spéciaux. Ce sont le chant et le sentiment du beau. Avec le chant la mère endort son enfant, mais ici comme en toute autre chose, nous ne suivons pas la loi de la nature. Avant que l'enfant ait un an, le chant de sa mère a cessé ; alors, en général, elle n'est plus entièrement une mère pour cet enfant déjà déshabitué de ses premières impressions ; souvent elle n'est plus guère pour lui, comme pour tout le monde, qu'une femme affairée et suchargée. Ah ! pourquoi en est-il ainsi ? Ah ! pourquoi le progrès des arts pendant tant de siècles n'a-t-il pas su faire une suite à ces chants qui calment le

nourrisson ? pourquoi ne nous a-t-il pas encore donné une série de chants nationaux qui, dans la moindre chaumière, élèvent l'âme, depuis la simple mélodie du berceau jusqu'au sublime cantique pour l'adoration de Dieu ? Mais je suis incapable de combler cette lacune ; je ne puis que la signaler.

» Il en est de même du sentiment du beau. Toute la nature est pleine d'aspects enchanteurs ; mais l'Europe n'a rien fait, soit pour ouvrir l'âme du pauvre peuple au sentiment de ces beautés, soit pour coordonner ces aspects en séries graduées, produisant une suite d'intuitions justes, propres à développer ce sentiment. C'est en vain que le soleil se lève et se couche pour nous ; c'est en vain que la forêt et la prairie, la montagne et la vallée étalent à nos yeux leurs innombrables merveilles ; elles ne sont rien pour nous.

» Ici encore je ne puis rien. Mais cette lacune sera comblée si jamais l'instruction populaire s'élève du non-sens de la barbarie actuelle à une véritable concordance avec les besoins de notre propre nature.

» La nature fait beaucoup pour le genre humain, mais nous avons abandonné sa voie. Le pauvre est écarté de ses sources nourrissantes. Je l'ai vu, et dans tout ce que j'ai pu voir, ce n'était jamais autrement. C'est de là que vient le besoin qui me presse, non point seulement de recouvrir pour l'atténuer, mais de guérir dans sa racine, le mal scolaire, qui, en Europe, énerve la classe la plus nombreuse de la population.

» Je sais ce que j'entreprends. Mais ni les difficultés de la chose, ni l'exiguité de mes moyens, ne peuvent m'empêcher d'apporter mon grain de sable pour la construction de l'édifice dont l'Europe a un si grand besoin. Et messieurs, quand je vous présente les résultats des travaux qui ont absorbé toute ma vie, je ne vous demande qu'une seule chose : c'est, en examinant mes idées, de vouloir bien séparer toute opinion qui vous paraîtra douteuse, de celles que vous jugerez incontestables. »

Pendant cet été de 1800, Pestalozzi n'obtint pas dans sa grande classe tous les succès qui, l'hiver précédent,

avaient couronné ses efforts dans la petite école. On a pu le prévoir par l'aveu de Ramsauer, que « la plupart de ses écoliers lui rendaient la vie amère. » Stapfer, aussi, raconte que l'extérieur et les manières du vieillard compromettaient souvent son autorité dans sa classe, au point que le préfet Schnell était obligé d'intervenir pour la rétablir.

Il ne pouvait en être autrement. La méthode de Pestalozzi était alors exclusivement et excessivement élémentaire ; elle prenait les connaissances humaines dans leurs premiers et plus simples principes ; elle ne s'adressait réellement qu'à de petits commençants. On conçoit qu'il était presque impossible de l'appliquer à des écoliers qui, depuis bien des années, recevaient déjà une instruction dont la marche était absolument différente. Ceux-ci se croyaient déjà habiles et instruits et les exercices si simples, si enfantins, qu'on leur présentait, au lieu de les intéresser, ne faisaient que blesser leur amour-propre. Le même fait se renouvela plus tard ; et l'œuvre qui avait si bien réussi à l'institut de Berthoud réussit beaucoup moins bien à celui d'Yverdon.

Tandis que Pestalozzi enseignait ainsi à la seconde école de Berthoud, il cherchait avec le secours de Stapfer, à s'ouvrir une nouvelle sphère d'activité, car il sentait ses forces s'user dans le travail excessif auquel sa classe le condamnait.

Le directoire helvétique, qui avait accordé une attention si bienveillante aux plans d'éducation de Pestalozzi, avait été remplacé, le 7 janvier 1800, par une commission exécutive de sept membres. Dès le 18 février suivant, Stapfer avait adressé à cette commission un mémoire en français, dans lequel après avoir exposé de nouveau les vues de Pestalozzi et les succès obtenus par son enseignement à Berthoud, il disait :

« Il serait impardonnable que le gouvernement helvétique ne mit pas à profit pour son pays les talents de cet homme unique, et qu'il n'utilisât pas les vertus d'un vieillard dont le sang glacé n'a pu éteindre l'ardeur pour l'amélioration de ses semblables, et dont le cœur au sein de l'hiver de la vie est dévoré du désir d'être utile et brûle du saint amour de l'humanité. »

Il finissait par demander, au nom de Pestalozzi, un privilège pour la publication de ses écrits, une contribution de 1600 livres suisses payables en dix termes de 100 livres par trimestre, tant pour les frais d'impression des livres élémentaires auxquels il travaillait, que pour la fondation d'un établissement particulier d'éducation ; enfin, pour faciliter des constructions indispensables, il sollicitait encore l'abandon gratuit de deux cents arbres, pris dans les forêts nationales des environs de Neuhof. Pestalozzi offrait en garantie le dépôt de ses manuscrits estimés à 1600 livres par des libraires impartiaux et s'engageait à consacrer au nouvel établissement le bénéfice de la vente de ses ouvrages, ainsi qu'à recevoir gratuitement les pauvres dans son institut, selon les forces dont il pourrait disposer.

La commission exécutive, par décision du 25 février, avait accordé les 1600 livres à condition que Pestalozzi les rembourserait lorsque son institut lui en aurait donné les moyens ; elle avait invité les conseils législatifs à corroborer cette décision. Mais elle avait refusé les arbres de construction, en se fondant sur le très mauvais état des forêts de l'Argovie, et en offrant à Pestalozzi de lui fournir du bois dans une autre contrée de la Suisse.

Pestalozzi remercia la Commission exécutive par la lettre suivante :

« Citoyens conseillers d'Etat !

» Jusqu'à cette heure, j'avais craint de mourir sans que ma patrie m'eût tendu la main pour m'aider à atteindre

le seul but de ma vie. Jugez donc, citoyens conseillers d'Etat, combien la décision par laquelle vous avez fait disparaître cette crainte a relevé mon courage et rendu mon cœur reconnaissant.

» Respect et fidélité patriotique.

» Berthoud, le 6 mars 1800.

» PESTALOZZI. »

Cependant, l'extrême embarras des finances de la république ne permettait guère l'exécution de la décision prise. Même plus tard, lorsque Pestalozzi eut réellement fondé et mis en activité son institut de Berthoud, il ne reçut pour la première année que 177 ¹/₂ livres de la caisse de l'Etat, plus 358 livres 6 batz pour frais d'impression de son premier livre élémentaire, *Instruction pour enseigner à épeler et à lire*.

D'ailleurs le refus de bois de construction à prendre dans les environs de Neuhof avait dérangé les plans de Pestalozzi, et l'avait forcé à ajourner ses projets. Voilà pourquoi il fut obligé de continuer dans sa classe le travail excessif qui usait ses forces. Sa poitrine ne résista point à l'exercice violent qu'il lui donnait du matin au soir, et il fut bientôt aussi malade qu'il l'avait été à Stans.

C'est alors qu'il écrivait à son ami Zschokke :

» Pendant trente ans, ma vie a été une lutte désespérée contre la plus affreuse pauvreté... Ne sais-tu pas que durant trente ans j'ai manqué du strict nécessaire, ne sais-tu pas que jusqu'à ce jour je n'ai pu fréquenter ni les sociétés, ni les églises, parce que je n'avais point d'habit et point d'argent pour m'en procurer ? O Zschokke, ne sais-tu pas que j'ai dû plus de mille fois me passer de diner, et qu'à l'heure de midi, quand les plus pauvres mêmes étaient assis autour d'une table, moi, je dévorais avec amertume un morceau de pain sur la route ! Oui, Zschokke, et encore aujourd'hui je lutte contre la plus affreuse pauvreté, — et tout cela pour pouvoir venir au

secours des plus pauvres par la réalisation de mes principes. »

Encore une fois déçu dans ses espérances, il voyait sa vie et ses forces consumées en vain et son œuvre de prédilection perdue pour jamais, lorsque la Providence le sauva pour le bonheur de l'humanité, en lui envoyant un collaborateur digne de lui, un homme comme il ne croyait pas qu'il s'en trouvât un seul au monde. C'était Hermann Krusi.

CHAPITRE X

Krusi, premier collaborateur de Pestalozzi.

Coup d'œil sur Appenzell extérieur et ses habitants. Comment le messager Krusi devint maître d'école. La Suisse orientale ruinée par la guerre. Krusi conduit à Berthoud vingt-huit enfants pauvres. Fischer emploie Krusi pour une école normale au château de Berthoud. Mort de Fischer. Krusi s'associe avec Pestalozzi.

Le village de Gais, où naquit Hermann Krusi en 1775, est situé dans une des hautes vallées du canton d'Appenzell. (Rhodes extérieures.) Cette contrée est l'une des plus remarquables de la Suisse, moins encore par ses beaux sites, que par les mœurs, l'industrie, le caractère et l'esprit naturel de ses habitants. Elle a produit beaucoup d'hommes distingués à divers titres, et elle a fourni à Pestalozzi plusieurs excellents collaborateurs.

Ce pays, montueux et très accidenté, présente peu de terres arables, des bois dans les ravins et sur les hauteurs, partout ailleurs d'excellentes prairies, bien fumées et arrosées, et toujours d'un vert brillant quand la neige ne les recouvre pas. Les arbres fruitiers, très nombreux, mais généralement de petite taille, appartiennent surtout aux espèces qui peuvent supporter un climat rude.

Si le laitage, les fruits secs et le cidre y sont les